

MARIE-MADELEINE DE CEVINS*

[REVIEW]: NORA BEREND, *STEPHEN I, THE FIRST CHRISTIAN KING OF HUNGARY: FROM MEDIEVAL MYTH TO MODERN LEGEND*, OXFORD UNIVERSITY PRESS, OXFORD 2024, PP. 272.

Ce livre n'est pas une énième biographie du prince suprême des Hongrois Étienne I^{er}, couronné roi en 1000 ou 1001, mort en 1038, canonisé en 1083 et érigé par la postérité en père fondateur de la Hongrie¹. À l'instar du *Saint Louis* de Jacques Le Goff, Nora Berend cherche moins à établir la vérité sur la vie et l'œuvre d'Étienne – tâche hors de portée en raison d'une documentation fragmentaire, discordante et souvent tardive – qu'à radiographier les mythes qui les ont recouvertes d'un voile opaque et quasi-inextricable au fil des siècles. Ce processus de concrétion a commencé dès la fin du xi^e siècle, avant d'être réactivé au xix^e siècle puis dans l'entre-deux-guerres et enfin depuis les années 2000, à la faveur de l'essor du populisme nationaliste et du médiévalisme. Pour l'analyser, N. Berend s'attaque successivement à l'affrontement entre Étienne et son supposé rival Cupan, à la relique de la Sainte-Dextre et à la (« Sainte ») Couronne de Hongrie. À chaque fois, elle déconstruit méthodiquement les narratifs médiévaux qui se rapportent à ces thèmes et elle en décrit les usages politico-idéologiques du Moyen Âge jusqu'à nos jours.

L'introduction résume les points clés de la biographie d'Étienne I^{er}. N. Berend pointe les énigmes persistantes (date de naissance et du couronnement, entre autres) en mentionnant les propositions qui bousculent

* Marie-Madeleine de Cevins – Professor of Medieval History at the Université Rennes 2, director of the Center for Historical Research Tempora in Rennes and a senior member of the Institut Universitaire de France; e-mail: m-m.de-cevins@univ-rennes2.fr; ORCID: 0000-0002-7528-6387.

¹ Aperçu synthétique en français sur Étienne I^{er} : Marie-Madeleine de Cevins, *Saint Étienne de Hongrie* (Paris: Fayard, 2004).

depuis peu les certitudes anciennes (tel le fameux sarcophage en marbre blanc, qui aurait servi à l'élévation d'Étienne et non à sa sépulture). Suit un rapide survol des utilisations politiques du personnage, de sa canonisation à l'initiative du roi Ladislas I^{er} en 1083 jusqu'au gouvernement Orbán, non sans tensions et contradictions.

Le chapitre premier passe au crible les récits du Moyen Âge qui relatent le duel entre Étienne et Cupan (orthographié « Koppány » par les auteurs hongrois depuis le xix^e siècle). Il s'efforce de démêler l'entrelacs de leur généalogie. Il en ressort que la figure, extrêmement négative, du rebelle païen aurait été inventée au plus tôt vers la fin du xiii^e siècle. En effet, l'exécution spectaculaire de Cupan (dont le corps démembré aurait été exposé publiquement en divers points du royaume) ressemble au châtement infligé à cette époque pour haute trahison en Angleterre puis en France ; les membres du lignage des Hont-Pázmány auraient introduit cet épisode dans leur légende familiale pour glorifier leurs ancêtres arrivés en Hongrie pour soutenir Étienne contre ses ennemis intérieurs ; peu après, au début du xiv^e siècle, les rois angevins l'auraient exploité pour asseoir une autorité encore fragile. La Finlande offre un exemple assez similaire en la personne de Lalli, meurtrier fictif de l'évêque Henri. Pour finir, par un retournement illustrant l'influence des cercles littéraires et pseudo-savants touranistes et néo-païens dans la Hongrie du second xix^e siècle, Cupan a été promu (comme Attila) en champion des traditions ancestrales hongroises – ce qu'il est toujours.

Le chapitre suivant poursuit la réflexion en prenant l'exemple de l'opéra rock *István, a király* (1983), de Miklós Boldizsár (livret) et Levente Szörényi (musique). Cette production artistique a rencontré un immense succès en Hongrie, réveillant un sentiment national enfoui depuis des décennies. Mais elle alimenta aussitôt des polémiques dont les braises sont encore chaudes. Derrière Cupan et Étienne, ce sont deux systèmes de valeurs qui se font face, chacun se présentant comme le meilleur parti pour le peuple hongrois : résistance héroïque au nom des traditions immémoriales hongroises d'un côté, pragmatisme et maintien de l'ordre public de l'autre. D'après N. Berend, loin d'exprimer une dissidence antisoviétique – et avant le foisonnement des lectures révisionnistes et néo-païennes qui suivit l'effondrement du régime communiste en 1989 –, l'œuvre servait la propagande de János Kádár en disculpant celui-ci (sous les traits d'Étienne) de son implication dans la répression de l'insurrection de Budapest en 1956.

Dans le chapitre trois, N. Berend met en doute l'authenticité de la relique de la Sainte-Dextre, main momifiée qui aurait appartenu à Étienne. Si sa première mention écrite se trouve dans la légende rédigée par Hartvic vers 1100, son instrumentalisation remonte seulement à l'inter-règne qui suivit l'extinction de la dynastie arpadienne (1301), avant de retrouver de la vigueur sous l'impératrice Marie-Thérèse, jusqu'aux processions annuelles du 20 août en présence des hauts responsables ecclésiastiques et civils actuels. L'hypothèse d'une continuité physique ne résiste pas à l'examen : la relique « retrouvée » à Raguse en 1590 n'a probablement rien à voir avec celle qui était vénérée à Székesfehérvár avant l'invasion ottomane. Quant à Hartvic, il aurait emprunté à Bède le Vénérable, hagiographe d'Oswald de Northumbrie († 642), le motif de la préservation miraculeuse de la main droite du roi afin de lancer le culte d'Étienne I^{er} en Hongrie, où il manquait d'assise populaire, et pour hâter la confirmation par le pape de l'*elevatio* effectuée en 1083, en parfaite cohérence avec la diplomatie anti-grégorienne et anti-impériale du roi Coloman I^{er}.

Le quatrième et dernier chapitre aborde le mythe stéphanique le plus « toxique » selon N. Berend : la (« Sainte ») Couronne de Hongrie. Pour commencer, l'auteur écarte, faute de preuves, l'hypothèse d'une couronne matérielle qu'Étienne aurait reçue du pape ; le motif d'une couronne envoyée par Dieu ou ses représentants célestes (saints, anges), bien connu des empereurs ottoniens et byzantins, serait une trouvaille supplémentaire d'Hartvic pour déjouer les visées du pape sur la Hongrie. Deuxièmement, N. Berend insiste sur l'établissement tardif d'un lien entre la Couronne et Étienne I^{er} : esquissé par les chroniqueurs hongrois vers 1300, il fut surtout développé par les auteurs catholiques du xvii^e siècle. Or les caractéristiques techniques et artistiques de l'objet ne confirment pas cette attribution, ni pour la partie inférieure (« couronne grecque ») ni pour la partie supérieure (« couronne latine »). Le point de départ de l'association symbolique entre l'objet-couronne et Étienne I^{er} résulterait de l'opération de propagande confiée vers 1292 par le roi André III au prévôt de la collégiale de Székesfehérvár nommé Théodore pour consolider un pouvoir menacé par ses concurrents angevins ; après quoi les Angevins, une fois la fameuse couronne récupérée (1310), reprirent à leur tour cet argumentaire pour se poser en légitimes successeurs du premier roi de Hongrie. En troisième lieu, N. Berend décrit les ultimes avatars d'un processus qui, sans être

unique à l'échelle européenne, a connu en Hongrie des développements juridico-politiques inouïs à la fin du xix^e siècle et jusqu'au début du xx^e : la « Doctrine de la Sainte couronne » faisait de l'objet-couronne la source de tout pouvoir, un pouvoir transmis par la nation et incarné par le roi. Créant l'illusion d'une souveraineté hongroise dans le cadre du Compromis imposé par les Habsbourg en 1867, elle servit de socle idéologique à l'assimilation forcée des minorités ethnico-culturelles, avant de soutenir le révisionnisme de l'après-Trianon. Elle est inscrite dans la Constitution hongroise (en plein régime républicain !) et demeure officiellement l'incarnation de l'État hongrois. Son histoire, rocambolesque, alimente les théories conspirationnistes les plus farfelues. L'étude de la production des mythes nationaux compte parmi les tâches prioritaires de l'historien d'aujourd'hui, conclut N. Berend.

Le propos, dense et rigoureux, se nourrit d'une vaste documentation étirée sur un millénaire ainsi que d'une ample bibliographie². Certains déséquilibres nuisent au confort du lecteur : le format des chapitres varie du simple au triple ; les longs passages appuyés sur des publications existantes (la réception de l'opéra rock *István, a király*, la description technique et artistique de la Sainte couronne, le récit heure par heure de l'insurrection de 1956), s'ils offrent aux non-spécialistes de solides synthèses, tendent à étouffer les analyses vraiment neuves. L'apport scientifique de l'ouvrage n'en est pas moins considérable. Il tient avant tout à la méthode employée, empreinte d'un scepticisme aussi décapant que salutaire. Au risque (entièrement assumé) de jeter le bébé avec l'eau du bain, N. Berend balaie d'un revers de main tous les textes qu'elle juge insuffisamment explicites (tel le récit de Thietmar de Merseburg mentionnant l'envoi d'une couronne à Étienne) ou difficiles à dater (la *Composition de chroniques du xiv^e siècle*, dont elle dénie le statut de dépositaire de chroniques disparues pouvant remonter à la fin du xi^e siècle). Elle se prive *ipso facto* d'une partie non négligeable des sources exploitables, à contre-courant de la plupart des médiévistes et philologues hongrois. Inversement, les rapprochements avec des corpus extérieurs à la Hongrie suscitent des découvertes majeures en révélant des filiations inattendues entre mythes nationaux européens. Ils montrent la nécessité d'axer les recherches futures sur la circulation

² On la complètera par la version publiée de la thèse de Judit Csákó, *Az Árpád-kori Magyarország francia tükörben* (Budapest: HUN-REN Bölcsészettudományi Kutatóközpont, 2023).

des idées à travers la chrétienté médiévale, et notamment sur la culture des clercs – les principaux « inventeurs » de mythes collectifs identitaires, de la Hongrie à la Bretagne. Identifier les canaux (lectures, rencontres, lieux de formation intellectuelle, échanges de manuscrits...) qui ont permis en l'occurrence à l'évêque Hartvic d'exploiter l'image saisissante du bras miraculeusement conservé d'Oswald pour inventer la Sainte-Dextre ou au prévôt Théodore d'associer pour la première fois la figure du roi Étienne à la couronne conservée à Székesfehérvár, voilà ce qui pourrait consolider les hypothèses stimulantes exposées dans ce livre et, plus largement, faire progresser les connaissances. Au-delà de l'exemple d'Étienne de Hongrie, il en va de la capacité des historiens à répondre au défi que pose l'emprise grandissante des mythologies nationalistes dans l'Europe d'aujourd'hui.